

ISABELLE DE SALISBURY.

Comédie nouvelle, héroïque et lyrique,
en trois actes en prose.

Comédie héroïque et lyrique
en trois actes

Paroles de M. FABRE D'ÉGLANTINE,
Musique de M. MENGOCZI.

Refusée à l'Académie royale de musique, et
représentée au théâtre Montansier le 20 août
1791.



Ce qui ferait son espérance,
par hazard, il l'obtint un jour,
le lendemain, par complaisance,
l'autre lendemain, par amour,
le lendemain, par jouissance.
Ainsi vous faites résister
femmes! chacune à votre tour:
les! Honneur soit qui mal y pense.

L'auteur.

Pier. p. Y. P.

PARIS.

1791.

(10)

Handwritten notes and signatures in cursive script, including the name 'Barnet, auteur' and other illegible text.

PERSONNAGES.

EDOUARD III, Roi d'Angleterre.

Le LORD, Comte de SALISBURY, père d'Isabelle.

Le LORD, Comte de STRAFFORD, époux futur d'Isabelle.

duc Le LORD Comte d'ALFRED, favori secret d'Edouard.

Le LORD, Baron de LINDSEI, capitaine des gardes du roi.

GODFRED, page du Comte de Salisbury.

ISABELLE, Comtesse de Salisbury.

ARABELLE, demoiselle de la comtesse.

duc LORDS, amis du Comte d'Alfred.

GARDES du roi, des deux Comtes.

c. PAGES de la maison de Salisbury.

PAGES de la maison de Strafford.

DAMOISEAUX, { Amis et convives

DAMOISELLES, { des deux maisons.

TROUPE de danseurs et de danseuses.

CHŒURS de musiciens.

SUITE, VARLETS.

La scène se passe à Londres, vers l'an 1345.

ACTE PREMIER.

(*)
Le théâtre représente un portique du palais du comte de Salisbury, paré pour un jour de fête.

(*) Toutes les décorations de la pièce doivent être dans le goût gothique, mais fort léger.

SCÈNE I.

EDOUARD, ALFRED, déguisés sous de grandes capes de soie, à grand collet montant, et couverts néanmoins du chapeau de baron, qui est de velours noir, coëffe haute et quarrée, et un bouquet de plumes fiché contre la coëffe.

Le cordon de perles

ALFRED.

Nous voici chez le comte de Salisbury, sire, cette galerie conduit aux appartements où la fête se prépare; à côté est celui d'Isabelle, son aimable fille.

EDOUARD.

Qu'elle est belle, duc Alfred! se peut-il que tant de charmes m'aient été inconnus jusqu'à ce jour!

ALFRED.

Les longues haines des maisons d'Yorck et de Lancastre en sont la cause; le comte de Sa-

Salisbury craignant également d'embrasser l'un et l'autre parti, il s'était retiré dans ses terres, où, libre des chagrins qu'entraînent les intrigues de cour, il charmait sa solitude par sa tendresse pour une fille unique, et par les soins qu'il donnait à son éducation; grâce au ciel, enfin vous régnez; Edouard, conquérant, ramène la paix; les troubles sont calmés, et ce tendre père choisit ce moment pour unir au comte de Straffort, son ami, cette fille chérie. Lorsque votre majesté, seule avec moi, et sans être reconnue, la rencontra hier pendant la chasse, Isabelle venait à Londres pour la première fois de sa vie, y donner sa main au plus heureux seigneur d'Angleterre.

EDOUARD, vivement.

Oui, sans doute, il en est le plus heureux, s'il est aimé; mais s'il ne l'est pas, Edouard deviendra son rival. Il faut vous l'avouer, duc, je suis vivement épris de la comtesse de Salisbury; et si elle dédaigne les offres brillantes que je me propose de lui faire, il n'en faut plus douter, Straffort est à la fois l'homme le plus heureux et le plus aimé de mon royaume.

ALFRED.

J'ignore si Straffort a le bonheur de plaire à la comtesse.

(5)

EDOUARD, *vivement.*

Fasse le ciel que non, et plaise à l'amour que
je sois aimé!

ALFRED.

Un amant sur le trône a toujours l'air de l'être. *— Sire*

EDOUARD.

Non, duc, j'entends trop bien les intérêts de
mon cœur; pour ne pas cacher mon nom à la
comtesse, en cherchant à lui plaire; je veux
que l'amant rassure la délicatesse du monarque,
alors le monarque heureux couronnera les succès
de l'amant. O combien l'image d'Isabelle oc-
cupe mon âme! Non, je ne reviens pas de la
surprise où me jette la rencontre de cet objet
adorable. Égaré loin de ma suite dans un bois,
je ne pensais à rien moins qu'à l'amour; nous
cherchions tous les deux une route moins som-
bre, l'espace lumineux de la campagne perce
à travers l'épaisseur des rameaux, je me jette
vers cette lumière; je franchis les ronces et les
lianes, je sors de la forêt, et je vois... O Dieu
qu'elle était belle!

RÉCITATIF.

Sur un blanc coursier,
Dont la tête, d'un air altier,
Pas à pas se balance,
Sur un blanc coursier,
Orgueilleux de son écuyer,
Avec noblesse Isabelle s'avance.

ARIËTTE.

Quel air touchant et gracieux
Tempérait sa fierté superbol
La violette humble, sous l'herbe,
Ainsi viendrait s'unir au lys majestueux.

Noble Isabelle!

Oui, la nature, sur tes traits
Épuisant ses plus beaux secrets,
A versé d'une main fidèle
Ses dons, ses trésors les plus frais,
Pour nous offrir dans tes attraits
Ses beautés dans un seul modèle.

ALFRED.

Il est vrai; c'est bien ainsi que je l'ai vue;
entourée de toute sa suite, et de jeunes beautés
de son âge, elle seule était remarquable, elle
seule attirait los regards.

SCÈNE II.

EDOUARD, ALFRED, GODFRED, ARABELLE.

Le duo commence dans la coulisse;
Edouard et Alfred se retirent vers l'un des
hauts côtés du théâtre, d'où ils sont té-
moins du petit débat de Godfred et d'A-
rabelle; ce n'est qu'à la fin du duo qu'A-
rabelle aperçoit et implore ces deux per-
sonnages qui s'avancent alors sur la scène.

(7)

DUO.

ARABELLE. (*se défendant des entreprises de Godfred*)

Non, non, Godfred, laisse-moi;
C'est trop sâcher ton amie.
Cesse, cesse, je t'en prie,
Garde le bouquet pour toi.

GODFRED. (*se saisissant du bouquet et voulant embrasser Arabelle*)

Le bouquet sera pour toi;
Arabelle, je t'en prie;
Je ne veux, ma douce amie,
Rien qu'un seul baiser pour moi.

ARABELLE.

Non, non, finissez, de grace;
Finissez, je hais l'audace,
Point de baiser pour vous.

GODFRED.

Point de baiser pour nous....
Eh bien! soit... oui, je m'en passe;
Point de bouquet pour vous.

ARABELLE.

Point de bouquet... je hais l'audace...

GODFRED.

Point de baiser... je hais l'audace; *avec audace*
Je veux braver ton courroux (*il veut embrasser Arabelle*)
Et mériter ma disgrâce.

GODFRED.

Le bouquet sera pour toi,
Arabelle, je t'en prie;

Je ne veux, ma douce amie,
Rien qu'un seul baiser pour moi.

ARABELLE.

Non, non, Godfred, laisse-moi;
C'est trop sâcher ton amis;
Cesse, cesse, je t'en prie,
Garde le bouquet pour toi.

ARABELLE, apercevant Edouard et Alfred, court vers eux avec une espèce de honte de se voir surprise.

s Ah milord! que je suis heureuse de vous rencontrer! Voilà Godfred, l'un des pages du comte de Salisbury, qui veut m'embrasser malgré moi.

EDOUARD.

Malgré vous! Godfred, vous avez tort. Cent baisers ravis ne valent pas un seul baiser donné.

GODFRED.

Oui, milord, mais cent baisers refusés ne valent pas un seul baiser ravi.

EDOUARD, riant.

C'est encore vrai.

GODFRED.

Et j'ai raison de vouloir prendre un baiser que l'on me refuse quand il m'est justement dû.

ARABELLE.

Justement?

(9)

GODFRED.

Oui, justement; j'en fais juge milord.

ARABELLE.

Non pas, s'il vous plaît; c'est à moi de parler.

GODFRED.

Pourquoi vous, plutôt que moi?

ALFRED, gaîment.

S'il était question d'un récit guerrier, vous auriez sans doute plus d'éloquence; mais, Godfred, il s'agit d'une dispute amoureuse; les femmes s'en acquittent mieux que nous.

VILLANELLE.

ARABELLE.

Une belle comtesse
Demain prend un époux;
C'est ma bonne maîtresse,
Fleur d'amour, de jeunesse,
Puissent-ils être doux,
Ces nœuds de la tendresse!
Je lui voulais offrir
Un bouquet en hommage,
Que, suivant mon désir,
Ne l'ai-je pu choisir,
Comme une douce image
D'amour et de plaisir!

GODFRED.

Et voilà qu'Arabelle

Refrain.

Me dit, d'un air mignard:
 Va cueillir l'immortelle,
 La rose la plus belle.
 Je cours de toute part,
 Et les cueille pour elle:
 Je lui pensais offrir
 Un bouquet en hommage;
 Que, suivant mon désir,
 Ne l'ai-je pu choisir,
 Comme une douce image
 D'amour et de plaisir!

ARABELLE.

Je lui voulais offrir
 Un bouquet en hommage;
 Que, suivant mon désir,
 Ne l'ai-je pu choisir,
 Comme une douce image
 D'amour et de plaisir!

GODFRED.

Je lui pensais offrir
 Un bouquet en hommage;
 Que, suivant mon désir,
 Ne l'ai-je pu choisir,
 Comme une douce image
 D'amour et de plaisir!

EDOUARD.

Nous voilà instruits; Godfred veut un baiser
 d'Arabelle pour prix du bouquet qu'il lui don-

ne; jeune homme, il faut être généreux avec tout le monde, mais surtout avec ce qu'on aime. Donnez votre bouquet à votre amie, et baissez la main qui le reçoit.

(Godfred donne le bouquet, Arabelle le prend sans regarder Godfred, et lui présente sa main, en baissant les yeux; il baise la main d'Arabelle.)

On peut conquérir par l'audace le simulacre de l'amour, mais avec le respect, on obtient l'amour lui-même. Allons, vous voilà d'accord, laissons cela: dites-moi, charmante Arabelle, votre maîtresse se marie donc demain? Ce doit être un beau jour pour elle!

GODFRED, avec empressement.

Oui, milord.

ARABELLE.

Mais, Godfred, quelle fureur avez-vous de parler?

GODFRED.

Je dis la vérité à milord.

ARABELLE *malignement*.

Hé! mon cher ami, commencez par bien lire dans mon cœur, puis vous interprétez celui de la comtesse.

EDOUARD.

Comment, aimable miss, vous me donneriez à penser que votre maîtresse n'épouse Straffort

qu'avec répugnance.

ARABELLE.

Avec répugnance?... non, mais n'est-il pas un milieu entre l'amour et la haine?

EDOUARD.

Serait-ce avec indifférence?

ARABELLE.

Je ne dirais pas bien au juste, mais il me semble que c'est à peu près cela.

EDOUARD, avec transport.

Serait-il possible? est-il bien vrai?

ARABELLE.

Hé, bon Dieu! comme vous vous y intéressez! Est-ce que vous connaissez ma maîtresse?

EDOUARD.

Belle miss, je ne l'ai vue qu'une seule fois, et cela me suffit pour m'intéresser au sort d'une personne aussi aimable que me paraît être la comtesse de Salisbury.

ARABELLE.

Oh! oui, vous avez bien raison; rien n'est plus aimable qu'elle. Tous ceux qui la connaissent disent que son esprit est juste, pénétrant, égal, délicat et fin. Je ne m'y connais pas, mais je peux bien assurer que la bonté, la candeur, la simplicité, tous les sentimens nobles et généreux, et surtout une douce sensibilité, sont les vertus de son ame.

(13)
ÉDOUARD.

Vous me ravissez, charmante miss, et tant d'attachement pour votre maîtresse fait votre éloge; mais puisque son cœur vous a laissé voir tant, il est étonnant que Straffort ne soit pas aimé.

ARABELLE.

Ah! qu'il faut de vertus pour plaire au cœur qui les possède toutes.

ÉDOUARD.

Quoi! miss, est-il bien possible? la comtesse n'a jamais aimé?

ARABELLE.

Non, rien de ce qui trouble le cœur, mais tout ce qui concerne l'innocence.

ÉDOUARD.

Quel charmant éloge!

ARABELLE.

Hier pour la première fois, elle vint à la ville. A la campagne où elle n'a jamais connu l'ennui, son père et les malheureux occupaient son ame, les arts occupaient son esprit, quelques danses champêtres, la culture des fleurs, les charmes de la musique, voilà ses délassements.

ROMANCE.

Sous trois ornemens antiques,
Au portail du château,

conservé

Sous ces granges rustiques,
 Vers le bas du coteau,
 Elle honorait la danse
 De sa noble présence,
 De son joli regard:
 Quand elle y prenait part
 La champêtre innocence
 Dans cet heureux hasard
 Trouvait sa récompense.

Quand l'hirondelle agile,
 Chantant le renouveau,
 Reprenait son asile
 Sous les toits du château,
 Lilas et blanche spine,
 La rose purpurine,
 Amusaient son loisir.
 Voilà le vrai plaisir;
 Sur l'onde cristalline
 Ainsi le doux zéphir
 Sans la troubler badine.

Plus belle et plus brillante,
 Elle chantait par fois,
 La harpe frémissante
 S'unissait à sa voix.
 Les pleurs à la paupière,
 Dans l'assemblée entière

(15)

Chacun était surpris
De ses talents chéris;
Puis cette fille chère
Allait cueillir le prix
Dans les bras de son père.

EDOUARD.

Heureux père! qu'il doit aimer une fille aussi parfaite! Pourquoi donc n'a-t-il pas mieux consulté son cœur pour lui choisir un époux?

ARABELLE.

Il est intime ami du comte de Straffort, il lui doit de la reconnaissance, et ce mariage est depuis longtemps résolu dans sa tête. Le comte de Salisbury est bon père, mais il est ferme, sévère, inexorable; la moindre résistance de sa fille serait un crime.. ma maîtresse Isabelle est si douce! obéissante! qu'elle n'a pas seulement imaginé qu'il lui fût possible de murmurer. Elle n'aime point, elle ne hait point, en se sacrifiant seule, autour d'elle tout est heureux, elle obéit, le bonheur l'attend sans doute,; soyez sûr qu'il est des femmes dont l'époux le moins amable ne saurait détruire le bonheur. La félicité d'une épouse est plus dans les devoirs que dans les plaisirs.

EDOUARD, avec sentiment.

Isabelle a choisi dans vous une compagne bien estimable.

en

(16)

ARABELLE.

Mais je vous quitte; le plaisir de parler de la comtesse m'a peut-être rendue indiscrète. Voici le moment où le bal va commencer.

EDOUARD.

! Le bal?

GODFRED.

Oui, milord, le bal paré et masqué.

ARABELLE.

J'y cours trouver celle bonne maîtresse.

REFRAIN.

Et je lui vais offrir
Un bouquet en hommage;
Que, suivant mon désir,
Ne l'ai-je pu choisir
Comme une douce image
D'amour et de plaisir.

elle (Arabelle sort avec Godfred.)

SCÈNE III.

EDOUARD, ALFRED.

EDOUARD, avec transport.

Après un tel récit, jugez, duc, si ma passion pour la comtesse doit être vive! Je veux absolument lui parler; la circonstance du bal m'est favorable; allons prendre un autre déguisement; invitez quelques uns de vos amis à nous suivre; cachez leur ma présence, on ne me soupçonnera pas même par votre nom,

(12)

s'il venait à être découvert. Vous étiez peu connu de moi, duc Alfred, la chasse d'hier était réservée à moi hier non seulement d'amour, mais d'amitié. Je reconnais maintenant la justesse de cette vérité qui dit que le propre du mérite est de rester longtemps caché pour mieux éclater ensuite. Soyez donc mon ami, duc, allons et revenons, s'il est possible, opposer quelque obstacle à un mariage qui ferait le malheur d'Isabelle, et causerait mon désespoir.

(Ils sortent, et la marche qui ouvre la scène suivante se fait entendre.)

SCÈNE IV.

Le comte de SALISBURY, ISABELLE^(*), le comte de STRAFFORT, ARABELLE, demoiselles de la comtesse, pages, suite, damoiseaux et demoiselles.

(*) Isabelle est vêtue de blanc et porte de gauche à droite une écharpe de tige de couleur bleu de Roi frangée brochée et parsemée d'or.

La scène change, et représente une salle de bal magnifiquement ornée; au bruit d'une marche agréable, toute l'assemblée du palais de Salisbury vient occuper le contour de la salle. Les pages, valets, suivants, demoiselles et suivantes vers le fond; les damoiseaux, les demoiselles sur les ailes, le comte de Straffort suivi de ses amis et de six pages, se placent sur la droite de l'avant-scène. Le comte de Salisbury et Isabelle, leur suite et six de

leurs pages occupent la gauche. Les deux comtes et Isabelle ne se placent sur les deux côtés, que lorsque le ballet commence. Isabelle est vêtue de blanc, et porte de gauche à droite une écharpe de soie de couleur bleu de roi, frangée, brodée et passémentée en or.

SALISBURY.

Straffort, mon ami, ce jour, le plus beau de ma vie, était attendu depuis longtemps. Je m'acquiesce de ma promesse; je paie avec joie votre généreux attachement. Qu'il est satisfaisant pour un père de trouver le bonheur de sa fille dans les engagements de l'amitié!

STRAFFORT.

Comte de Salisbury, si le bonheur d'Isabelle ne dépend que de moi, jamais l'amitié de son père n'aura éprouvé une jouissance plus durable; mais la mélancholie de votre fille m'attriste. Adorable Isabelle! les nœuds que forme un père si cher à votre cœur ne sont-ils pas pour vous le présage d'une félicité nouvelle!

SALISBURY.

Hé! mon ami, croyez-vous qu'un changement d'état ne donne pas à penser? La fille douce, sage, modeste, aimante, dont l'esprit éclairé est aussi pur que le cœur, ne voit pas les apprêts de son mariage sans quelques timides alarmes. La modestie est sur sa bouche, mais

la joie est dans son ame, elle y demeure ca-
chée, et ne se montre que quand l'époux ne
doute plus de son bonheur. Allons, allons,
égayons un peu la fête. Commencez le bal, mes
enfants; ma fille, voici des danses pas tout à
fait aussi champêtres que celles que tu aimais
tant, mais il faut t'habituer à des coutumes
moins simples, conserv toujours la simpli-
cité des mœurs.

SCÈNE V.

Les précédents, GODFRED.

GODFRED, s'adressant au comte

de Salisbury.

Milord, voici des masques qui descendent de
voiture à votre porte.

SALISBURY.

Des masques? ils sont les bien venus. Qu'ils
entrent. Sont-ils agréables, du moins?....

GODFRED, gaiement.

Oui. tout à fait bien!

SALISBURY.

Tant mieux; il ne faut jamais, dans une fête,
allier la laideur à la beauté. Ma fille, tu n'as
pas besoin de contrastes.

SCÈNE VI.

Les précédents, EDOUARD, ALFRED, Lords
déguisés.

*S'écarter
conservé
dans les
Ballet.*

Ballet

effort

qui dans ce temps alléguent
d'une voix à haute voix
leurs poésies.

et se retrouvent quelquefois par un
des poètes à une chaise plate,
bouclée d'un fermail de vermeil
ou d'or, ou d'autre matière, &
quelques uns de ces personnages
figureront les ministres de la
Cour, et auront des vitours
dont ils joueront, ou auront
l'air de jouer.

Le chœur chante en
marchant.

Le déguisement uniforme de ces person-
nages est le costume des troubadours.
Leur vêtement sera donc un habit long,
appelé cotte de soie aurore, lequel habit
est ouvert par devant; le chapeau est de
soie verte et orné de plumes; ils auront
ou des demi masques, ou des barbes pos-
tiques.

Ritournelle en marche, les troubadours
entrent.

SALISBURY

Ah! ah! ce sont des troubadours, et très galants!
(Le roi, qui se fait remarquer, marche
le dernier avec le duc d'Alfred; les trou-
badours vont se ranger du côté opposé à
la comtesse, après avoir fait le tour du
théâtre.)

RITOURNELLE en marche.

CHŒUR des troubadours.

Chastes nymphes du Permessel
Filles du Pindel nos amours!
Pour célébrer la Beauté, la Sagesse,
Inspirez vos troubadours!

HYMNE PARANYMPHE. (*)

CORIPHÉE.

Beaux climats de l'Occitanie!
Champs aimés du Dieu du jour!

(*) L'hymne paranymphe est une sorte
de poésie que les troubadours, à
l'imitation des Grecs, allaient
chanter dans les noces à
l'épousé pour lui faire honneur.
J'ai cru qu'en introduisant sur
le théâtre des troubadours il fallait
en retracer les coutumes les plus
caractéristiques.
Les pièces de notre poésie terminaient
leurs visites nuptiales par un beau
souhait en faveur de la mariée;
C'est aussi ce que j'ai retracé.

(21)

De la Beauté douce patrie
Fertile source du Génie
Brillant empire de l'amour!
Loin de vous il est sur la terre
Un trésor que vous n'avez pas.
Isabelle est en Angleterre;
Ce trésor manque à vos appas.

Les TROUBADOURS reprennent en chœur.

qu'il —!
Deux climats, etc.

SOUHAIT.

EDOUARD.

ARIETTE.

Ah! qu'à jamais la Destinée
Répande ses faveurs sur toi!
Puisses-tu n'engager ta foi
Que pour être plus fortuné!
Que les Dieux... et que moi!
Objet touchant! ô divine Isabelle!
Quand de l'Hymen la puissance éternelle
Vient te serrer de ses nœuds,
Songe du moins, timide colombe,
Qu'il faut aimer pour être heureux.

Ah! qu'à jamais, etc.

SALISBURY, à Straffort.

Straffort, la galanterie est délicate; je vous
comprends et vous approuve. (à Edouard.)
Beau troubadour, on ne peut s'exprimer avec

plus de grâce et de sentiment. Non moins qu'Isabelle, je crois que vous manquez aux climats dont vous avez emprunté le costume. Je vous rende mille grâces pour ma fille et pour moi.

EDOUARD.

Comte de Salisbury, si l'expression de mes plus sincères vœux a pu plaire à la charmante Isabelle, si elle a daigné m'écouter avec quelque intérêt, si j'ai mérité sa bienveillance et la vôtre, père, fille, sensibles, il vous est aisé de récompenser un troubadour.

SALISBURY, avec joie.

Très volontiers, et de quelle manière?

EDOUARD.

En me permettant de danser avec votre adorable fille.

STRAFFORT, à part.

Quelle indiscrete témérité!

SALISBURY, d'un air gai.

J'y consens de bon cœur si cela fait plaisir à ma fille. Hé! mon Isabelle?...

(Elle se lève avec une modeste lenteur, s'incline en signe d'approbation, donne sa main à son père qui la transmet à Edouard en disant:)

Honneur au galant troubadour.

bien

EDOUARD, tout bas à Alfred,
en passant près de lui.

Il faut tenter tous les moyens de lui parler.

(Edouard conduisant Isabelle remonte le
théâtre. Il considère Straffort qui ne le
perd point de vue; il doit exprimer son
embarras pour l'entretien qu'il médite.)

Alex et son,
Edouard parle son amour
cache sous une des pointes
de sa robe.
- gracieux.

MENUET.

Après quelques tours de menuet, l'écharpe
de la comtesse de Salisbury se dénoue,
glisse et tombe comme elle tourne sur
l'avant-scène pour remonter le théâtre.
Edouard saisit cette écharpe avec trans-
port, et se la passe en baudrier; à cette
action, Straffort et Salisbury jettent un
cri d'indignation, la comtesse qui, en se
retournant du fond de la scène, s'aper-
çoit du sujet, duquel elle exprime sa sur-
prise, sa douleur, sa crainte, son embar-
ras, et vient se jeter désolée sur le fauteuil
qu'elle occupait.

Prulement elle plonge sa tête dans ses
mains; sa figure seule et ses gestes doivent
parler pendant toute la fin de l'acte.

Toute l'assemblée est surprise; chacun a
l'air de parler à ses voisins sur cette a-
venture.

J'ai vu mes voisins de lui
faire garder un silence
absolu pendant toute sa
première apparition, et si par
exemple, l'acteur venait
à mon intention, l'effet
justifie les raisons de ce
silence.

STRAFFORT, SALISBURY, ensemble, avec un

le coup de théâtre
qui change tout d'un coup le
scène, ne doit faire
qu'un temps.

vis transport d'indignation, lorsque E-
douard saisit et se passe l'écharpe.

FINALE. (*)

(*) Ce mot nouveau dérivé de
l'italien est synonyme de Dernière
Scène d'opéra. Je l'adopte
volontiers, mais j'ai vu pas
beaucoup lorsqu'on peut exprimer
trois mots avec un seul, et bien,
n'en déplaise à nos gens de
bel air, ce mot est féminin.
Car finale est la féminine de
final. Or donc on dit est
finale, je suis entendu me
substantif et faudrait dire final
c'est à dire masculin, final
je suis bien sûr lorsque le
Demi-sévère, qui soit tout
dit, je crois et entendu
une finale « cette conjonction
choquant. Pour masculin
avec un féminin face à
masculin. Sa valeur moderne
est des questions qui lui
fournissent les moyens de
brûler. mais il n'en
résulte pas mieux que
l'on soit d'un me
finale

STRAFFORT.

Quelle audace!

SALISBURY.

Quel transport!

SALISBURY.

Malheureux! de la hardiesse....

STRAFFORT.

Bientôt le prix sera la mort.

EDOUARD.

Calmez le trouble qui vous presse....

Isabelle... à mon ivresse,

Pardonnez, pardonnez un indiscret
transport.

STRAFFORT.

SALISBURY.

Quelle audace...! Quelle hardiesse...!

Non, non, ma fureur vengeresse

Se calmera par la mort.

STRAFFORT.

Rends-moi, rends-moi cette écharpe funes-
te,

Rends-la, perfide, ou péris à l'instant.

STRAFFORT et SALISBURY.

Rends-moi, rends-moi cette écharpe funes-
te,

Rends-la, perfide, ou péris à l'instant.

EDOUARD.

La rendre. .! moi...? Quoi! ce signe écla-
tant

De la faveur céleste,

De la fortune qui m'attend!

Qui? moi! je la rendrais...! Par mon

cœur, que j'atteste,

En fallût-il mourir cent fois,

Jamais, jamais votre vengeance

Ne l'ôtera de ma puissance;

La fortune et mon cœur ont établi mes

droits.

STRAFFORT. - x

C'en est trop, meurs, perfidél

*x (portant la main sur la
gorge de son épée)*

EDOUARD. x

Viens, Straffort, je l'attends.

*x (portant la main au long poignard
qu'il tient sous
sa cotte)*

STRAFFORT.

Amis, amis, il en est temps;

Armez-vous!

ALFRED.

D'une ame intrépide,

Compagnons, secondés l'ami que je défends.

ALFRED.

STRAFFORT et SALISBURY.

Secondés bien l'ami
que je défends.

Secondés-nous, amis
il en est temps.

TROUBADOURS.

PAGES etc.

Nous défendons l'ami
que tu défends

Secondés-les, amis,
il en est temps.

EDOUARD.

Arrêtez, chers amis, et toi, Straffort écoute,
Pour me ravir ce précieux trésor
Il n'est plus qu'une seule route,
C'est mon cœur, qui ne redoute
Ni la colère ni la mort.
Demain, avant le jour, je le terrai, sans
doute

Dans la forêt de Windsor.

STRAFFORT.

Et quel es-tu? Parle et te nomme.
Daignerai-je me venger?

(Se démarque avec promptitude)

ALFRED.

Je réponds pour ce gentilhomme,
Alfred partage le danger.

*(X) avec surprise allant
à Clanche de Venise*

STRAFFORT et SALISBURY.

PAGES, VARLETS, etc.

Il répond pour ce
gentilhomme,
Alfred partage le
danger;

Il répond pour ce
gentilhomme,
Alfred partage le
danger;

Eh! qu'importe com-
me il se nomme!
Alfred suffit pour
en juger.

Eh! qu'importe com-
me il se nomme!
Alf. d. suffit pour
en juger.

ALFRED et les troubadours.

Je réponds pour ce
gentilhomme,
Nous partageons
tous le danger;

deux vers

Et! qu'importe com-
me il se nomme!
Alfred suffit pour
en juger.

SALISBURY.

Quel effrayant mystère!
Et que penser d'un tel appui?
Isabelle, réponds à ton père,
Malheureuse! quel est ce complot incuit?

EDOUARD.

N'affligez point une fille si chère;
Elle ignore qui je suis.

STRAFFORT et SALISBURY.

Il répond pour ce gentilhomme. -

ALFRED et les troubadours.

Je réponds pour ce gentilhomme. -

PAGES, VARLETS, etc.

Il répond pour ce gentilhomme. -

STRAFFORT.

Allons, j'accepte la vengeance:
Téméraire, demain, demain nous nous
verrons.

EDOUARD, ALFRED et troubadours.

Allons, j'accepte la vengeance:
Téméraire, demain, demain nous nous
verrons.

STRAFFORT et SALISBURY.

Allons, j'accepte la vengeance:

Téméraire, demain, demain nous nous
verrons.

SALISBURY.

Mon ami, sur tant d'offronts,
On a fondé peut-être une fausse espérance;

* [à Strafford d'une
manière fort amicale]

* Ou vainqueur, ou vaincu,
Non, mon ami ne sera point déçu.

L'objet que je vous donne,
S'il n'est à vous, ne sera pour personne.
J'en atteste mon cœur, ma fille et sa vertu.

[avec violence et à
la suite]

Que dans la tour on conduise Isabelle.
Voyons si de son père on percera le cœur.

[hors de lui]

EDOUARD.

Barbares, votre fureur
S'assouvit déjà sur elle;
Mais j'en arrêterai le cours.
Tremble, Strafford! et toi, son père trem-
ble!

Vous me répondrez ensemble,
Et de sa main et de ses jours.

EDOUARD.

Sur tant d'offronts
Vous fondez trop votre espérance;
Allons, Strafford j'accepte la vengeance:
Téméraire, demain, demain nous nous
verrons.

ALFRED et troubadours.
Sur tant d'offronts

(29)

Vous fondez trop votre espérance;
Straffort accepte la vengeance;
Téméraire, demain, demain nous nous
verrons.

STRAFFORT et SALISBURY.

Sur tant d'offronts
Vous fondez trop votre espérance;
Straffort accepte la vengeance;
Téméraire, demain, demain nous nous
verrons.

PAGES, etc.

valets

Sur tant d'offronts
Vous fondez trop votre espérance;
Straffort accepte la vengeance;
Téméraire, demain, demain nous nous
verrons.

(Edouard, Alfred et les troubadours sortent d'un côté, Salisbury et Straffort sortent par le fond avec les damoiseaux, demoiselles, pages, etc. : la comtesse sort par le côté opposé à Edouard, suivie d'Arabelle et accompagnée avec respect par les valets et autres gens de la suite de Salisbury.)

Fin du premier acte.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente une salle du palais du duc d'Alfred; aux deux côtés de l'avant-scène sont deux tables d'un goût pareil à celui de l'aménagement, et aux côtés intérieurs de chaque table est un fauteuil également assorti, de manière qu'il ne paraisse pas que ces meubles ont été placés exprès pour servir à quelque mouvement de scène.

SCÈNE I.

EDOUARD.

(Il est encore vêtu de l'habit de troubadour, mais en désordre et la tête nue. Il s'assied et se relève de temps en temps suivant les situations.)

Je meurs d'impatience!... Oui, j'ai eu raison de ne pas choisir mon palais pour servir d'asile à la comtesse. Ici, chez Alfred, elle sera également en sûreté; mais surtout elle n'y pourra soupçonner que j'y suis; c'est le besoin qui doit m'occuper le plus! Isabelle, Isabelle, que tu m'es chère! Tout me plaît en toi, tout m'attache à toi. O fortune qui as secondé mes armes! tu m'es fait triompher de mes ennemis, je n'ai jamais mieux senti le prix de tes faveurs qu'au moment où je puis offrir une

une ariette

*Ariette
que la vertu, l'esprit, et la beauté,
unis sous un objet à l'admirable,
par la nature et par les grâces,
que la vertu, l'esprit, et la beauté,
sont justement à leur place
sous le dais de la Royauté!*

couronne à la vertu; mais, hélas! une seule
crainte semble détruire tout l'espoir dont je
me suis déjà flatté! Serai-je aimé pour moi-
même? O bonheur trop inconnu dans le se-
prême rang! le monarque qui jouit de toi
trouve enfin un terme à son ambition.

*Objets d'aucun de cette sorte!
qui n'est que son semblable d'oux!
qu'elle est bien plus au point que
ce qui n'est qu'un point d'orgue et l'âme plain-
de Jephthé la douce hélière,
plus que son soleil, son jour,
la terre avec son air, et l'empire
et sa pairie!*

SCÈNE II.
EDOUARD, ALFRED.
EDOUARD.

*que la vertu, l'esprit, et la beauté,
Et c.*

Alfred! vous voilà; hé bien, avez-vous réussi?

ALFRED.

Oui, sire, vous êtes servi selon vos vœux. J'ai
gagné le concierge de la tour où la comtesse
était renfermée; l'or, les promesses brillantes,
l'assurance d'une protection supérieure à tous
les inconvénients, l'ont décidé à la laisser sor-
tir. Que de moyens, que de ruses, que de
prétextes il m'a fallu employer pour persuader
à cette adorable femme de quitter sa prison.
Enfin, sire, elle est ici avec sa suivante Ara-
belle.

EDOUARD.

Elle ici? Ah! duc, que ne vous dois-je pas?
Je vais donc la voir! lui parler! je parviendrai
peut-être à lui plaire, mon ami. Cachons-lui
surtout mon rang plus que jamais. Ah! je ne
veux que de l'amour. Loin de moi ces trames
criminelles d'un amant abject qui ne balance
point à déshonorer son cœur et la personne

aimée pourvu qu'il parvienne à la posséder. Non, charmante Isabelle, ne craignez rien d'un amant délicat. Tout ce que les hommes imaginent de plus brillant sera le prix de votre tendresse pour Édouard. S'il ne parvient pas à vous plaire, retournez dans les bras paternels aussi pure que le jour.

ALFRED.

J'ai donné vos ordres, sire, pour que l'on préparât tous les moyens de distraire la comtesse de Salisbury de l'ennui qui va l'assiéger dans cette solitude momentanée.

ÉDOUARD.

Oui, duc, faites-y vos efforts; que son ame ne soit point troublée, lorsque pour elle j'exposerai ma vie.

ALFRED.

Quoi, sire! vous avez résolu d'aller à Windsor?

ÉDOUARD.

Oui, duc; l'amour et l'honneur me l'ordonnent.

ALFRED.

Un roi! se mesurer avec son sujet!

ÉDOUARD.

Je cherche à lui ravir ce que l'univers a de plus précieux; pourquoi, jaloux de sa félicité, mon rang serait-il au dessus de son honneur?

ALFRED.

Non, sire, je ne serai plus lorsque Straffort

osera s'attaquer à vous. On approche. —

EDOUARD.

C'est Isabelle. Retirons-nous; je ne veux la voir que lorsqu'elle sera seule. Ménageons sa délicatesse, et respectons sa douleur.

(Edouard et Alfred sortent.)

SCÈNE III.

ISABELLE, ARABELLE, Pages, Suivants de la maison d'Alfred.

ARABELLE.

Où nous conduisez-vous? Où sommes-nous?

(Les pages et suivants se retirent avec respect.)

ISABELLE, après avoir promené ses regards autour d'elle, fixe douloureusement Arabelle, et se jette dans ses bras avec une expression vive et déchirante.

O ma chère Arabelle, mon cœur est navré de tristesse. .. Hélas! .. depuis un seul jour, j'ai quitté l'asile de la paix; et voilà que les malheurs fondent sans mesure sur la pauvre maîtresse.

PLAINTE. (*)

CANTABILE.

A la dernière aurore,
Mes yeux, hélas! à l'œil du jour
Réjouis par son retour,
Avec plaisir s'ouvriraient encore.

*

(*) j'ai rendu avec différents poèmes lyriques les noms qu'ils ont environnés tant chez les grecs et les latins, qu'après nous; ces noms assignent un caractère à chaque poème, et chaque caractère peut être un mode pour l'expression. Aujourd'hui on confond tout sous le nom d'arabes, sans s'apercevoir que le terme signifie Petit air, ou une pensée détachée du sujet, c'est à dire que cette pensée, quoiqu'elle soit liée par la construction de l'arabes, ne renferme en elle-même aucun sentiment associé, ou qu'elle n'est qu'un point de vue didactique, mais n'est pas une expression du sentiment, qui forme son caractère principal de l'arabes.

Mon bonheur s'est écoulé
Comme un ruisseau dans la prairie.
Plaisirs passés, dignes d'envie,
Votre charme s'est envolé;
Et dans mon cœur troublé
Je sens le dégoût de la vie.

★
De vos foyers et de vos bras,
Pourquoi m'éloigner? Ô mon père!...
J'étais heureuse, et je ne le suis pas...
Est-ce là cet hymen prospère...?

★
Mon bonheur s'est écoulé, etc.

★
ARABELLE.

O ma bonne maîtresse! calmez votre douleur.
Espérons qu'un événement heureux la terminera.

ISABELLE.

3 Veuille le ciel, chère amie, confirmer ton es-
pérance! mais où sommes-nous? on me faisait
espérer que bientôt je reverrais mon père. N'a-
t-on pas découvert quel est cet audacieux in-
connu, dont la témérité me cause tant de peine?

ARABELLE.

J'ignore son nom, madame, et je crois que
votre père l'ignore aussi. Je ne puis cependant
en vouloir au hardi troubadour; il a du moins
éloigné le mariage dont j'ose dire que votre
cœur gémissait.

ISABELLE.

Ab! laissons cela. Laissons cet hymen et ses sinistres apprêts.

ARABELLE.

Oserai-je vous découvrir une circonstance relative à l'inconnu, qui me revient dans l'esprit et qui me frappe maintenant.

ISABELLE, avec attention.

Quoi?

ARABELLE.

Avant le bal, deux lords (car ils portaient tous deux le chapeau de baron), deux lords, dis-je, madame, dont l'un desquels est celui qui s'est fait connaître, m'ont rencontrée dans le vestibule, et m'ont beaucoup parlé de vous.

ISABELLE, avec une surprise mêlée de plaisir, mais dont l'expression est involontaire.

De moi?

ARABELLE.

Oui, madame, de vous, surtout l'inconnu.

ISABELLE, avec une curiosité qu'elle veut retenir.

Et que te disait-il?

ARABELLE.

Oh, des choses... des choses charmantes! Il les disait avec tant de feu!...

ISABELLE, de même.

Le... connais-tu?

ARABELLE, avec une ingénuité qui tient de la finesse.

Non, madame, mais je le reconnaitrais bien.

ISABELLE, avec plus d'attention et de plaisir involontaire.

Et quelles sont les choses qu'il te disait?

ARABELLE, mystérieusement.

Attendez, madame, il ne faut pas ici se trop hasarder; je vais à la découverte, et voir à l'air de ce palais, où je ne me reconnais point, si je peux vous parler, même tout bas, sans risque d'être écoutée.

(Elle sort du côté opposé à celui par où doit entrer Edouard.)

SCÈNE IV.

ISABELLE.

(Dans une profonde réflexion, on sort tout à coup, après quelques secondes, par un geste de surprise sur elle-même, et dit avec douleur et abattement.)

O malheureuse Isabelle! à quoi vas-tu penser?

SCÈNE V.

EDOUARD, ISABELLE.

(Edouard est superbement vêtu: son pour-

*Elle se rejette d'un côté, se tient
sur le côté opposé, à l'entrée
d'Edouard; à peine voit-elle venir
qu'elle tourne ses regards autour
d'elle elle aperçoit Edouard,
dont l'aspect la contraint invariablement
dans la situation où elle se trouve
en le voyant. Sa surprise est extrême,
l'affection de son âme est le trouble,
celle de son esprit la curiosité.*

point, son haut-de-chausses à larges canons retroussés sur le milieu de la cuisse, ses bas de soie de couleur blanche, d'une broderie d'or; le manteau rond et à collet montant est de même étoffe, de même couleur, et bordé en dehors et en dedans d'une large broderie d'or le chapeau de baron sur le pourpoint; il porte l'écharpe de la comtesse en baudrier de gauche à droite; un large point découpé par angles est rabattu sur le collet du manteau; manchettes de même, rabattues sur le poignet.)

EDOUARD, très respectueusement
du milieu de la scène; tête nue.

Avant que je me fasse connaître, madame, vous voyez sans doute déjà qui je suis. Cette écharpe qui m'est si précieuse, mais qui dépose contre moi, cette preuve de ma hardiesse va m'exposer à toute votre colère.

ISABELLE, interdite et tremblante.
Je ne sais, comment... je dois vous nommer, mais, monsieur, que vous me causez de cruels chagrins!

EDOUARD.
Ah! je le crois, je le suis. Soyez plus généreuse que moi, ne me les reprochez pas, vous me donneriez la mort.

ISABELLE, avec une émotion touchante.
Hé! monsieur, que vous ai-je fait pour causer

la mienne?

EDOUARD.

Pardonnez-moi mille fois pardon, adorable Isabelle; que vous dirai-je? quelle excuse alléguer avec des torts aussi grands? Je n'en ai qu'une, et je ne peux prendre sur moi de vous la taire. Je vous aime, Isabelle, je vous aime avec toute la violence, avec tout le sentiment dont un cœur puisse être capable. Je me nomme le chevalier Edmond; ma naissance est digne de vous, ma fortune surpasse la vôtre, le Roi m'honore d'une bienveillance particulière; je ne vous ai vue que lorsqu'il n'était presque plus temps d'aspirer à votre main; vous voir, vous adorer, reconnaître en vous le seul objet que je puisse aimer désormais, qui puisse faire ma félicité, et apprendre que je vous perdais, toutes ces sensations réunies m'ont frappé dans le même jour, dans le même instant. L'espérance, qui n'abandonne jamais un cœur bien épris, m'a attiré vers la fête même où se opérerait mon malheur; le hasard, ma passion inexprimable, mon ivresse, votre présence, mon dépit, le désespoir ont fait le reste.

ISABELLE, avec douceur et sentiment.

Vous m'aimez... et vous n'avez pas réfléchi à quels tourmens vous exposez ma vie!

EDOUARD, avec chaleur.

Ah! dites plutôt à quelle suite d'infortunes j'arrache Isabelle; non, ce n'est point une pré-

à la plus grande

1783

somption audacieuse qui m'a séduit; non, l'espoir de vous revoir ne m'a point entraîné; mon cœur m'est témoin combien je me flatte d'une félicité supérieure à toutes celles que peut désirer l'ame noble et sensible qui ne vous connaît pas; mais j'ai voulu empêcher un hymen que votre cœur n'a point avoué.

ISABELLE, avec surprise.

Que dites-vous?

EDOUARD, avec force.

Pardonnez à ma témérité. Non, madame, vous n'aimez point Straffort, je le sais, je n'en doute point; la seule certitude qui console mon cœur, c'est peu, mademoiselle. Les terribles menaces de votre père, sa ferme résolution de vous unir au seul comte de Straffort, ou de dérober à tout autre hymen ce que l'Angleterre a de plus parfait, m'ont fait employer mes soins, ma fortune, mon crédit, à vous arracher à la captivité dans laquelle vous étiez indignement retenue. Vous êtes dans un lieu sûr, à l'abri de tout danger, de toute menace, de tout avenir funeste. Enfin, j'ose espérer que le Roi lui-même répondra désormais de votre absolue liberté.

ISABELLE.

Quoi, monsieur, mon père ignore donc où je suis? Oh! Dieu, n'étais-je pas assez malheureuse! (Elle se lève avec vivacité.) Monsieur! ... conduisez-moi vers lui; rendez-moi à mon père.

EDOUARD, se jetant à ses genoux sur son passage avec vivacité.

Isabelle, encore un jour! un seul jour!

ISABELLE.

Non, monsieur, non.

EDOUARD, dans la même situation.
Voulez-vous exposer votre vie entière aux funestes effets de l'oppression?

ISABELLE.

Qu'importe mon malheur; il n'est plus de félicité pour Isabelle il n'en est plus; mais son cœur ne sera point criminel...

EDOUARD, il se relève.

Hé bien, madame, il faut m'exposer à votre haine. Maudissez Edmond; accablez-le de votre vengeance; mon zèle m'a emporté trop loin; vous ne pouvez avant demain être rendue à votre père; tel est l'ordre du roi Edouard.

ISABELLE.

Le Roi?

EDOUARD.

Oui, madame, je l'ai surpris. J'ai abusé de mon crédit; je n'ai pu vous voir opprimée sans éprouver la plus juste indignation. (Isabelle se rejette dans le fauteuil) Je me suis rendu coupable, je vous ai offensée, ma témérité est extrême; mais, charmante Isabelle, est-elle excusable? Si le Roi, plus instruit de mon

audace, me punissait de l'appai que j'ai surpris, je ne m'en plaindrais pas; il doit toute sa sévérité à sa justice; mais vous, madame, cette âme si sensible pourrait-elle conserver de la haine pour un malheureux qui veut expier, par tous les sacrifices qui sont en son pouvoir, hors celui de son amour, des fautes qu'il n'a commises que pour vous trop aimer? (Il dénoue son écharpe.) Voici votre écharpe, madame, elle a fait ma joie un instant, hélas! que cette joie a peu duré; je vois trop que son prix ne dépendait pas d'elle seule. Qu'est-elle pour moi, lorsque vous la maudissez en mes mains? Elle vous a causé, dites-vous, de cruels chagrins! Hé bien, la voici, madame, si votre bonheur est attaché à cette écharpe aussi intimement que le mien, il est juste que vous la repreniez. Je vous la rends avec soumission; puissiez-vous la garder longtemps.

ISABELLE, avec embarras et attendrissement.

Ce n'était pas en ce moment, Edmond, qu'il fallait me la rendre.

(Elle reprend doucement l'écharpe.)

EDOUARD.

Il m'out été bien doux de m'en parer et d'en ouvrir mon cœur en présence du rival que je vais combattre.

ISABELLE, vivement.

Quoi ce fatal combat aura lieu? Quoi c'est moi qui serais la cause... Ah! chevalier Edmond! ne m'exposez pas à la douloureuse alternative

de pleurer toute ma vie sur la mort de l'ami
de mon père ou sur la votre.

EDOUARD, avec transport.

Qu'entends-je? qu'avez-vous dit? quoi, si je
succombe dans cette querelle, vous daigneriez
pleurer sur moi?

ISABELLE, avec toute la franchise
et l'abandon du sentiment.

Hé! que mon cœur serait cruel, s'il ne pleu-
rait pas la victime!

EDOUARD, vivement.

Ah! je mourrai content. Ah Dieu!

ISABELLE.

Edmond! généreux Edmond! s'il est vrai que
la malheureuse Isabelle vous soit chère, em-
pêchez, suspendez ce terrible combat.

EDOUARD.

Madame, il n'est pas possible; l'heure est in-
diquée: c'est avant le jour; j'ai moi-même
provoqué mon rival. Que penseriez-vous d'Ed-
mond?

ISABELLE.

Ah! je vous entends... Mon malheur est à
son comble.

(Elle se jette dans le fauteuil.)

EDOUARD, tendrement.

Adieu! chère Isabelle... souvenez-vous d'Ed-
mond.

(Il s'éloigne doucement.)

ISABELLE, d'un cri involontaire et
douloureux.

Edmond!

DUO.

EDOUARD.

Si votre cœur généreux
A pardonné mon audace,
Accordez encore une grâce
A l'amant le plus malheureux.
Ah! rendez-moi cette écharpe chérie!
Que je la place sur mon cœur,
Hélas! du moins, en mon malheur
Je n'aurai pas quitté la vie
Sans avoir vu ma douce amie
S'intéresser à ma douleur.

ISABELLE.

Ne pensez plus à cet objet funeste.
Pouvez-vous y songer encor?
Je le maudis, je le déteste.

Partez sans lui; partez... et qu'il me reste
de mort.

Comme un signe de deuil, de malheur et

EDOUARD.

Isabelle, ma bien-aimée,
Voyez Edouard à vos genoux.

ISABELLE.

Edmond, de grâce! éloignez-vous;
Ménagez mon ame alarmée.

EDOUARD.

Au moment de ne plus vous voir

[action lui tenant vers la
ceinture pendant la
célébration de la
noce]

[elle tient l'écharpe de sa
ceinture et la fixe sur
son cœur]

[se met lentement
à ses genoux]

Que j'obtiens de ce que j'aime....

ISABELLE.

Voyez, Edmond, mon trouble extrême:

Ah! respectez mon désespoir!

EDOUARD.

Ce gage cher dont le pouvoir....

ISABELLE.

Eh! que vous servira d'avoir....

EDOUARD.

Ferait triompher le ciel même.

ISABELLE.

Ce signe du malheur suprême.

ISABELLE.

O fatal ornement!
Malheureuse journée
Où d'un tel présent
Une infortunée
Fit le choix imprudent!

EDOUARD.

Au moment de ne plus vous voir,
Que j'obtiens de ce que j'aime

EDOUARD.

Au moment de ne plus vous voir,
Que j'obtiens de ce que j'aime
Ce gage cher dont le pouvoir
Ferait triompher le ciel même.

Précieux ornement!

Quelle heureuse journée

[Elle se lève avec désespoir
Edmond se retire]

[elle retombe dans le fauteuil]
[suplicant]

[sans espoir]

Où d'un tel présent
Une infortunée
Consola son amant.

ISABELLE.

Voyez, Edmond, mon malade extrême:

Ah! respectez mon désespoir!
Eh! que vous servira d'avoir
Ce signe du malheur suprême.

O fatal ornement!
Malheureuse journée
Où d'un tel présent
Une infortunée

Fit le choix imprudent!

SCÈNE VI.

ISABELLE, ARABELLE.

ARABELLE.

Madame, je viens de parcourir ce palais; son aspect n'annonce rien de sinistre; il me semble qu'on n'y prépare que des fêtes. Nous sommes en liberté, je puis vous parler de l'inconnu.

ISABELLE.

Je viens de le voir.

ARABELLE.

L'inconnu?

ISABELLE.

Oui, ma chère Arabelle, je viens de le voir, de

[C'est avec des transports de joie]

[sic elle laisse aller
cette charge entée sur
d'écarter sous le regard
à cet dans la répétition quel
musique entraîne qui se trouve le
projet de passer à l'abandon
de l'énergie.]

[pendant la répétition elle
explicite sa douleur, l'abandon
de sa situation
Mentant de sa situation]

lui parler, et j' n' en suis que plus malheureuse.

ARABELLE.

Ah! que me dites-vous?

ISABELLE.

Que je suis, que je vais être à plaindre! que de tourments se préparent! que je m'abusais lorsque je croyais que le sort ne pouvait rien ajouter à mon infortune! Que sont les peines de l'esprit auprès de celles que je souffre!

ARABELLE.

Qu'est-il donc arrivé? Qu'avez-vous appris?

ISABELLE.

Que veux tu que je te dise? Jen' ose moi-même lire au fond de mon cœur. Malheureux hymen! Déplorable voyage! Hé! que manquait il à mon bonheur dans l'asile où j'ai vécu si longtemps heureuse? que n'y suis-je encore! inconnue à toute la terre! que j'y goûtais de plaisir! o plaisir purs de l'innocence, pourquoi vous ai-je perdus? votre seul souvenir m'attendrit! hélas! jamais, jamais plus sans doute vous ne consolerez la malheureuse Isabelle.

SCÈNE VII.

ISABELLE, ARABELLE, CHŒUR des musiciennes sous le costume des neuf Muses, chanteurs, etc. une jeune bachellette de 15 à 16 ans figurant l'Amour.

FÊTE.

*Dans une danse, dans une danse
c'est une villageoise du tout
le plus simple.*

La scène change et représente un salon élégant d'architecture gothique dont le plafond, appuyé sur un entablement, repose sur des colonnes fuselées de marbre blanc isolées et ornées de guirlandes de fleurs au naturel; de pareilles guirlandes sont disposées en festons sous les arcades en tiers point des autres colonnes, et au fond, des tables, des gaines, des cipes, des niches gothiques sont disposées dans l'ordonnance de l'architecture, et portent des corbeilles remplies de fleurs au naturel ou des vases gothiquement allongés, également fleuris.

Dans le milieu de la scène s'élève un élégant buffet de musique d'ordre gothique, enrichi d'or, d'azur et d'arabesques. Ce buffet est disposé en neuf tribunes ou balcons ascendans des deux côtés de l'un à l'autre jusqu'au neuvième qui est le plus élevé, et dans lequel est un orgue gothiquement décoré qui sert d'amortissement au buffet; sur le pilier de chaque tribune s'élève un vase allongé rempli d'un arbuste léger d'où partent de l'un à l'autre des guirlandes de fleurs qui vont aboutir à la décoration de l'orgue. On monte dans ces tribunes par derrière. Une marche ouvre la scène. Les personnages de la

fête font le tour du théâtre et rendent hommage à la comtesse dans l'ordre et le costume suivants.

MARCHE.

Veu de blanc et d'une longue tunique à l'ionienne retroussée sur le genou droit, son carquois renversé sans flèches pend à une écharpe couleur bleu de roi; couronne de myrtas et de roses; point d'ailes; une seule flèche d'or à la main, et qu'il fait remarquer à la comtesse avec douceur; chaussure ionienne; point de mansau.

L'AMOUR.

VILLAGEOIS
et
VILLAGEOISES.

Corset vert, jupe blanche, chapeau de paille uni, orné d'un bouquet; gilet et culotte, bas blancs, pourpoint volant vert, chapeau de paille de même, guirlandes et bouquets ou corbeilles à la main.

LES GRACES.

Longue tunique à l'ionienne retroussée sur la cuisse gauche, cheveux renoués avec une aiguille d'or, à la manière des Palléniens; ceste d'azur échancré sous la gorge, groupées avec des guirlandes de fleurs, la tu-

(49)
nigie blanche; un voile d'azur.

MUSES.

EUTERPE.
Hautbois.

Le hautbois à la main, couronnée de marguerites; tunique à l'ionienne, de couleur verte, ceste couleur de feu, chaussée de brodequins.

ERATO.
Lyre.

Lyre sur le bras gauche, couronnée de myrthe et de roses; tunique à l'ionienne, de couleur rose, bordées de vert clair, chaussées de brodequins.

TERPSICHORE.
Harpe.

La harpe entre le corps et le bras gauche; couronnée de blé et de primevères; tunique de gaze blanche, à la manière de Cos, chaussée de patins grecs, ceste vert.

URANIE.
Triangle.

Le triangle à la main gauche; couronnée d'étoiles d'or; tunique de couleur bleu semée d'étoiles d'or, chaussée du colturne; ceste d'or.

CALLIOPE.
Clairon.

Le clairon à la main gauche; couronné de laurier; tunique rayée de blanc et de rouge; chaussée de colturne; ceste bleu.

La trompette à une seule branche à la main; couronnée de

Clairon, trompette

Clio.
Trompette.

laurier; tunique blanche bordée de pourpre; chaussée du cothurne; ceste pourpre.

Thalie.
Flûte.

La flûte des anciens, pendue en écharpe sur la hanche droite, un masque à la main; couronnée de lierre; tunique rayée de jaune et de vert; chaussée du brodequin; ceste rouge.

Melpomène.
Cistre.

Le cistre à la main gauche; couronnée d'un diadème à rais d'or; tunique de pourpre; logo de pourpre; ceste d'or; un poignard passé dans le ceste; chaussée du cothurne.

Polymnie.

Un sceptre d'or à la main; couronnée de perles; tunique blanche; ceste de pourpre; chaussée du cothurne.

Elle tient un sceptre; et l'instrument qui lui est réattribué dans le concert est l'orgue.

Après que ces personnages ont défilé devant la comtesse, l'Amour va se placer sur un socle élevé sur le théâtre vis à vis du milieu du buffet de musique; chacune des muses se place dans un des balcons du buffet; Polymnie dans le supérieur, en face d'une table qui figure le clavier

de l'orgue. Placées derrière elle, les graces
environnent l'Amour; les villageois,
villageoises, choristes, etc. sur les ailes
du théâtre. A la marche succède un con-
cert d'harmonie qui est supposé être exé-
cuté par les Muses, et avec les instru-
ments qu'elles tiennent. A ce concert, qui
est comme le prélude du chant, succède

Chœur

Chœur d'Églogue
L'Amour-choristes

POLYMNIE.

MARCHE.

ARIETTE DE BRAVOURE.

ODE.

Fils de Vénus! aimé du monde!
Objet des plus constants desirs!
De la jeunesse et des plaisirs
Divinité! source féconde!
Amour! Amour! presse l'instant
De ta victoire la plus belle.

La Vertu te prépare un triomphe éclatant,
La Beauté te sourit, l'innocence t'attend,
Le sentiment t'appelle.

Viens essuyer de ton bandeau
Les larmes que tu fais répandre,
Tu soumetts le cœur le plus tendre,
Choisis le myrthe le plus beau.

Fils de Vénus! aimé du monde! etc.

Dans le bocage, à la saison nouvelle,
C'est le plaisir préparant un bon jour,
Il se joint, la Douce tant aimée,
Sur son ami qui poursuit le vent,
C'est de toi, plaisir et bonheur,
Qui l'Amour qui vient à ton d'air,
C'est de toi, amour! C'est de toi, amour!
De tout ce que l'on aime fidèle

Chœur

Dans le bocage, à la saison nouvelle,

Pendant le chant de l'air (2)

Ariette (8)

Polyynie

Ode

Reprise du chœur et de la danse, avec prélude
d'harmonie

Ballade au pain d'épice

Ballade anglaise

Pendant le refrain de la ballade, répété par le chœur, on exécute une danse naïve et champêtre au son du concert harmonique le motif de la ballade est chanté dans les vers, et est répété par les villageois; le refrain est répété deux fois. **CHŒUR ELEGIQUE.** au premier et au dernier couplet, une fois par le chœur et l'autre fois par le chœur. **DANSE.**

L'amour coryphée

Où cours-tu, beau chevalier,
que l'on puisse à ta suite
la lance, le noir baudrier,
où sont légers en service ?

Refrain Où affliges-tu mon cœur naïf,
Ma tant belle et tant noble dame!
Car c'est l'honneur qui me réclame,
Ne pleure pas, je reviendrai.

Chœur

Où affliges-tu mon cœur naïf,
Ma tant belle et tant noble dame!
Car c'est l'honneur qui me réclame,
Ne pleure pas, je reviendrai.

L'amour coryphée

Où va-tu, où vas-tu, chevalier,
que l'on puisse à ta suite
la lance, le noir baudrier,
où sont légers en service ?

Chœur

Où affliges-tu mon cœur naïf,
Ma tant belle et tant noble dame!
Car c'est l'honneur qui me réclame,
Ne pleure pas, je reviendrai.

L'amour coryphée

Où va-tu, où vas-tu, chevalier,
que l'on puisse à ta suite
la lance, le noir baudrier,
où sont légers en service ?

Chœur

Où affliges-tu mon cœur naïf,
Ma tant belle et tant noble dame!
Car c'est l'honneur qui me réclame,
Ne pleure pas, je reviendrai.

L'amour coryphée

Où va-tu, où vas-tu, chevalier,
que l'on puisse à ta suite
la lance, le noir baudrier,
où sont légers en service ?

L'AMOUR Coryphée.

Dans le bocage, à la saison nouvelle,
Où le Plaisir préparait un beau jour,
Elle gémit, la douce tourterelle,
Sur son ami que poursuit le voleur.
Console-toi, plaintive colombelle;
Voici l'amî qui vient à tiro-d'aile.
Tendres amans, c'est l'ouvrage d'Amour
De protéger un cœur fidèle.

CHŒUR.

Dans le bocage, à la saison nouvelle, etc.

(Pendant le chœur on danse)
Tout à coup la fête est interrompue par un bruit tumultueux que l'on entend dans les vestibules du palais et par la ritournelle effrayante de la sonnerie; tous les personnages sont ébahis; les musiciennes qui figurent les Muses abandonnent leurs instrumens et leurs tribunes; la Comtesse, Arabelle se levant alarmées; l'Amour, les Graces se cachent; les villageois, les villageoises se rangent en pelotons vers l'aile du théâtre opposée au côté d'où vient le bruit, et comme prêts à prendre la suite.

De pleurs qui tombent à petit,
Sur son cœur de chape broché!

Où affliges-tu mon cœur naïf,
Ma tant belle et tant noble dame!
Car c'est l'honneur qui me réclame,
Ne pleure pas, je reviendrai.

Où affliges-tu mon cœur naïf,
Ma tant belle et tant noble dame!
Car c'est l'honneur qui me réclame,
Ne pleure pas, je reviendrai.

(53)
SCÈNE VIII.

ISABELLE, ARABELLE, SALISBURY, Pages,
Valets, Villageois, Villageoises, suite de *varlets*
Salisbury, . *Des.*

La plupart de ces personnages ne sont
pas d'abord présents. Ils ne paraissent
qu'avec Salisbury.

FINALE.

SALISBURY, dans les vestibules, avec
pages, etc. *et varlets du palais*

Vous faites en vain résistance:
Oui, j'entrerai dans ce palais.
Pages, fuyez; fuyez, varlets;
Fuyez, redoutez ma vengeance.

SALISBURY, dans les vestibules.
Vous faites en vain résistance: etc.

CHŒUR lointain de Pages et de varlets, etc. *et suite*

Nous faisons en vain résistance,
Bientôt il force le palais:
Pages, fuyons; fuyons, varlets;
Fuyons, ou craignons sa vengeance.

CHŒUR présent de villageois et de villageoi-
ses.

Écoutez; on fait résistance;
O Ciel! on force le palais:
On met en fuite les varlets;
Entendez-vous crier vengeance?

ISABELLE.

Ciel! juste ciel! qu'est-ce donc que j'en-
 tends?

(54)

C'est la voix de mon père.

ARABELLE.

C'est lui-même. De sa colère
Entendez-vous les transports éclatans?

SALISBURY, dans les vestibules.

Vous faites en vain résistance, &c.

CHOEUR présent de villageois et de villageois.
Écoutez, on fait résistance, &c.

CHOEUR lointain de pages, valets et suite.
Nous faisons en vain résistance, &c.

SALISBURY.

Vous la caches en vain; oui, ma fille est ici.

Je la verrai; je reprendrai ma fille.

Qui m'osera résister... ? La voisie.

Es-tu l'honneur de ma famille?

Es-tu l'appui de mon sang?

Dans le sein du cruel qui de mes bras t'en-

Me faut-il enfoncer ce glaive?

Faut-il le plonger dans ton flanc?

Parle, réponds?

ISABELLE.

O mon père!

Terminez ma peine et mes jours.

SALISBURY.

Comment! Aïe! ce téméraire,

Est donc l'objet de tes lâches amours?

*la voie
d'approuvant*

*lente avec sa suite d'écouter
qui se bat avec le regard*

*il fixe sa fille un instant
avec des regards terribles*

(semblante)

Dans ses foyers il l'appelle,
Et sans pudeur....

ISABELLE.

[Répondant]

Que dites-vous? Non, non,
Alfred n'aime point Isabelle;
Et de son cœur, à la vertu fidèle,
Votre fille jamais, jamais ne lui fit don.

SCÈNE IX.

Les précédens, STRAFFORT et suite.

SALISBURY.

O mon ami....!

*[Sa
Regardant vers Straffort
comme s'il jetait son bras]*

ISABELLE.

*[Il a le pied de Straffort qui elle
a mis en son chemin, elle est
du combat, tombe dans le bras
d'Isabelle, qui le conduit
vers son fauteuil]*

Straffort...! Dieu! je meurs...!

STRAFFORT.

Ah! cruelle!

Adieu, cher comte, adieu. Plaignez mon

*sort.
[à Salisbury]*

On m'attend à Windsor;
L'heure approche et j'y vole.

ISABELLE.

*[avec transport noble
de joie et d'alarmes]*

Que dites-vous...? Vici ! arrêtez, Straffort!

SALISBURY.

[avec indignation]

Qu'un lâche rivaux le combatte et l'im-

STRAFFORT.

Qu'importe à qui? j'ai donné ma parole.

ISABELLE.

Arrêtez, arrêtez, Strafford!
SALISBURY?

Tiens, la voilà, cette Isabelle;
Non, non, jamais, son cœur, dit-elle,
N'a tenu l'éclat de mon nom.

ISABELLE.

Que dites-vous? Non, non,
Alfred n'aime point Isabelle;
Et de son cœur, à la vertu fidèle,
Votre sœur jamais, jamais ne lui fit don.

STRAFFORD. *à l'écarter*

Comment! Alfred dans ce mystère
N'est point l'objet de ses amours!
Je trouverai ce téméraire,
Ce vil amant qui tremble pour ses jours.

SALISBURY.

Comment! Alfred dans ce mystère
N'est point l'objet de ses amours!
Quel est donc l'amant téméraire
Qui fait le malheur de mes jours?

ISABELLE.

Mais, hélas! par pitié, mon père,
Terminez ma peine et mes jours!

ISABELLE.

O mon cher maître! o tendre père!

{ à Strafford }

à l'écarter

à l'écarter

*Alfred, qui est le fils d'Alfred
N'entend plus parler d'amours.*

Ah! prenez pitié de ses jours!
Que sa douleur me désespère!
Triste hymen! funestes amours!

CHŒUR.

O Ciel! à cette fille chère
Accorde de plus heureux jours!
Regarde d'un œil tutélaire
Et ses vertus et ses amours!

* Froppiez, que votre fille chère
N'entende plus parler d'amours.

SALISBURY.

Nomme-moi, fille insensé!
L'insolent qui, dans ces lieux,
Détruisant la gloire passée,
T'entraîna loin de mes yeux.

Tu le tais...? tu rougis...? O Dieu!

* SALISBURY et STRAFFORT.

C'en est fait, ma main courroucée...
Qu'il tremble, l'audacieux!

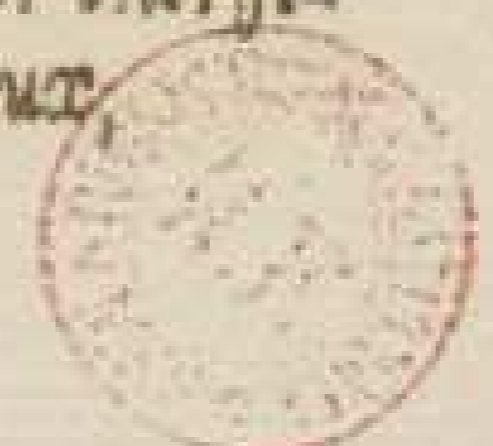
SALISBURY.

Air
de véhémence
De ce mystère inique
Je percerai l'obscurité;
Aux pieds du roi, mon honneur irrité
Va porter à l'instant ma douleur énergi-
Il verra ton père à genoux.

*Isabelle est en l'adieu, de son
et de ses yeux et son visage
vers le ciel*

*Non, non, une fille insensé!
L'insolent qui dans ces lieux
Détruisant la gloire passée,
T'entraîna loin de mes yeux*

*[même situation
plus marquée]
tu le tais, tu rougis, etc.*



ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une salle gothique de la tour du palais de Salisbury, qui est un lieu de sûreté et non une prison. La décoration est noble et riche; le fond est rempli par deux fenêtres telles qu'on en voit dans les anciens châteaux, pratiquées au fond de l'épaisseur des murs dont le profil est garni de banquettes; les vitraux sont colorés et blasonnés; dans le reste de la salle sont d'anciens tableaux de famille, des armures complètes &c. Le jour qui entre par les vitraux transparents sans trace de grilles indique que le manoir actuel d'Isabelle n'est point un lieu de détention tyrannique; des fauteuils, des tapis de table trainans et frangés suivant les mœurs de ce temps.

SCÈNE I.

ISABELLE, seule.

RÉCITATIF.

Qui viendra, par pitié, ^{mea?} dissiper mes alar-
 d'effroi,
 Deux rivaux au combat me remplissent

O Ciel! de qui vas-tu favoriser les armes?
malgré moi.

Ah! les vœux de mon cœur s'échappent
Protéger, ô Destins! une tête si chère...!
Malheureuse Isabelle! où vas-tu t'égarer?

de ton père;
Tos vœux, ton cœur, ta main, dépendent
Il ne te reste qu'à pleurer.

Vire-Lais

AIR. Le Diable magique

VIRE-LAIS

Don fatal de la nature!
Cœur sensible! mon tourment!
S'il est dans le sentiment
Une félicité pure,
Don fatal de la nature!
Cœur sensible! mon tourment!
Du plus doux épanchement
D'où vient que l'honneur murmure?

Q grand Dieu...! le besoin d'aimer
Dévore mon âme et l'opresse.
Douce raison! aimable ivresse!
Sans vous rien ne peut me charmer;
Et tout conspire à m'alarmer,
Au premier cri de ma tendresse;
Et c'est ton crime, une faiblesse
De choisir ce qu'on doit aimer!

Don fatal de la nature, &c.

*Le mot Vire-Lais
est un mot
français. il est employé
par nos anciens poètes
à exprimer une doléance,
des italiens l'ont imité
sous le nom de lamenté
qui est la traduction du
mot lâis; tel est donc le
caractère de ce poème
Le VIRE-LAIS est un
composé qui signifie
seule rime; car les
lais étaient sur une
seule rime ou pour
éviter d'en avoir une
intermédiaire de vers
consonants.*

SCÈNE II.

ISABELLE, ARABELLE.

ISABELLE.

Hé bien, viens-tu m'annoncer quelque nouveau malheur? Parle-moi sans déguisement, que dit-on? que fait-on? que me veut-on? qu'est tout ceci?

ARABELLE.

Apprenez, madame, un événement que je ne sais comment interpréter. J'en tiens la nouvelle de Godfred qui en a été témoin. Le comte de Straffort allait avec précipitation rejoindre l'inconnu; à peine il sortait de la ville que le duc d'Alfred s'est présenté armé devant lui; » c'est moi, lui a dit Alfred, c'est moi qu'il qu'il faut combattre, et non celui que vous ne connaissez pas » » Je vous combattrai tous les deux » a repris le comte, en poussant son cheval contre le duc. À la première lance, Straffort a été désarçonné. Alfred met soudain pied à terre et présente un signe de paix à son ennemi en lui disant: comte, écoutez-moi; j'ai à vous parler; après quoi, nous combattrons de pied ferme si vous l'exigez. Straffort, bouillant, irrité, désespéré du premier échec, le suivait avec peine à l'écart où le duc l'entraînait; celui-ci parle un moment tout bas au comte, et ajoute en se retirant: » comte, rentrez chez vous; soyez content; n'allez pas à

« Windsor, vous m'y trouveriez. » Le comte, comme accablé tout à coup par ces paroles, est rentré chez lui, morne et pensif; s'est renfermé sans proférer une seule parole, et l'ordre est donné à sa porte de ne laisser entrer personne.

ISABELLE, qui a écouté ce récit avec une joie progressive et impatiente, embrasse Arabelle avec transport, et s'exprime avec la plus grande force.

Que le destin te soit propice à jamais, mon Arabelle, pour l'heureuse nouvelle que tu m'apportes! grâce au ciel, mes plus grandes peines sont effacées! les rivaux sont séparés ils vivront la mort est loin! Isabelle ne peut que souffrir seule! O Alfred! Alfred! soyez béni! que vous êtes un ami véritable!

ARABELLE.

O mon adorable maîtresse! les peines d'autrui vous sont plus insupportables que les vôtres mêmes.

ISABELLE.

Hé! quelles peines ont plus les miennes que....
(Elle s'arrête tout à coup, et modérant son transport indiscret par une exclamation, continue avec une douceur sentimentale.) Ah!... nous jugeons souvent de la douleur des autres sans savoir ce qui se passe dans leur cœur... mais, dis-moi, que fait mon père?

ARABELLE.

Il est allé, madame, plus furieux que jamais, implorer la justice du Roi, en même tems que le comte de Straffort allait combattre.

ISABELLE, avec crainte.

Ne dit-on pas... quel est le nom de l'inconnu?

ARABELLE.

Jusqu'ici tout le monde l'ignore; mais le duc d'Alfred s'est fait assez connoître. C'est chez lui qu'on vous avait cachée; le concierge de la tour a confessé à votre père qu'il avait été gagné par les libéralités et les instances du Duc. Ne doutez pas, madame, que le Roi ne contraigne Alfred à découvrir toutes les particularités de cette aventure. Le Roi est juste, votre père inexorable, et je crains bien qu'il ne survienne de plus tristes revers.

ISABELLE.

Crucile, ne me déchire pas le cœur.

ARABELLE.

On vient, calmez-vous, madame; armez-vous de courage. Votre cœur n'a point de reproche à se faire.

ISABELLE.

Hé! que sais-je, hélas!....

SCÈNE III.

ISABELLE, ARABELLE. SALISBURY. Lord
LINDSEY, Gardes du Roi.

SALISBURY, au lord Lincolny, qui, sur l'incitation de Salisbury, fait entrer les gardes qui ne paraissent pas d'abord, Milord, puisque le Roi vous ordonne de m'accompagner, quoique je n'aie rien à dire et à faire que ma vengeance n'autorise, vous pouvez faire entrer vos gardes. (Il s'avance vers sa fille qui est assise.) C'est en vain, fille indigne de moi, que tu voulais me cacher le nom du traître qui te couvre de honte; je le connais. Le Roi, qui a sans doute tout appris du perfide Alfred, vient de faire éclater sa bonté et sa justice. Il m'a d'abord reçu en père sensible qui console un père mortellement affligé. Il se retire pour un instant; je l'attends, il revient à moi; Je connais le coupable, m'a-t-il dit, je suis instruit de ses torts, de sa témérité, de son audace; j'abandonne le ravisseur à votre vengeance; c'est le chevalier Edmond.

ISABELLE, élevant les mains au ciel.
Edmond! Dieu!

SALISBURY.

Que m'importent les larmes et la douleur! Je serai vengé. Ce lâche, tandis qu'il prépare mon deshonneur, fait courir le bruit qu'il est à la cour de France. Il payera cher son artifice et ses complots.

(Il tire un papier de sa ceinture, et le montre avec une joie sombre.)

x ses
x avec le

ISABELLE, avec offroi.

D'Edmond?

SALISBURY.

Oui, d'Edmond, oui, son arrêt de mort.

ISABELLE, d'une manière déchirante, en se laissant tomber à demi-corps sur la table.

Oh! oh! malheureuse que je suis!

SALISBURY.

Edouard vient d'accorder la mort du traître à mes prières; il en a signé l'arrêt de sa main. Mais soit bonté pour moi, soit pitié pour ma tendresse paternelle, soit faveur pour toi. il a daigné penser que ma fille n'était pas complice de la perfidie d'Edmond. » Isabelle est innocente, m'a-t-il dit: je ne puis penser autrement. Pour vous en convaincre, tandis que je vais m'assurer de la personne d'Edmond, portez à votre fille l'arrêt que je prononce et que je signe, il ne pourra être exécuté qu'après l'avoir signé elle-même. » Le voici; prouve ton innocence.

DUO.

ISABELLE. *

Moi! que d'Edmond je signe le trépas?

SALISBURY.

Signe à l'instant, prouve ton innocence.

ISABELLE. *

Non, non, jamais, n'espérez pas
Que j'obéisse à la vengeance.

*{ d'un air soulevé, avec des
larmes tranquilles et apparentes }*

*{ avec la vivacité de
force de l'indignation
lève d'un trait et dit }*

SALISBURY.

Ciel! quelle est donc cette démençe?
Fuis, perfide, loin de mes bras.

ISABELLE.

Moi! que d'Edmond je signe le trépas?

SALISBURY.

Signe à l'instant, prouve ton innocence.

ISABELLE.

Non, non, jamais, n'espérez pas
Que j'obéisse à la vengeance.

SALISBURY.

Ciel! quelle est donc cette démençe?
Fuis, perfide, loin de mes bras.

ISABELLE.

Quelle image effrayantel
Quel projet inhumain!
Qu'une fille tremblante,
D'une cruelle main,
Brûlante de colére,
Sans effroi, sans remords,
Sous les yeux de son père,
Signe un arrêt de mort....!

Non, non, jamais, n'espérez pas
Que j'obéisse à la vengeance.

ISABELLE.

Non, non, jamais, n'espérez pas
Que j'obéisse à la vengeance.
Moi! que d'Edmond je signe le trépas?
Non, non, jamais, n'espérez pas
Que j'obéisse à la vengeance.

{ d'une noble colere }

(avec le visage effrayé
de son père et dit)
d'un trait et dit)

(67)

SALISBURY.

{ Ciel! quelle est donc cette démence?
{ Fuis, perfide! loin de mes bras.
{ Signe à l'instant, prouve ton innocence.
{ Ou persiste dans la démence,
{ Et fuis, dis-j', l'in. de mes bras.

SALISBURY.

Ma fille, sans murmure,
Ma fille a pu souffrir
La plus sanglante injure.
Et n'ose la punir?
Ici l'honneur demande
L'éclat, le sang, la mort;
Et quand l'honneur commande,
Il n'est point de remords.

* {succès}

ISABELLE.

{ Non, non, jamais, n'espérez pas, &c.

SALISBURY.

{ Ciel! quelle est donc cette démence, &c.

SALISBURY.

Je vois enfin d'où parlent tes refus.

ISABELLE.

Prenez pitié de ma douleur amère.

perc.

Voyez mes pleurs, et montrez-vous mon

SALISBURY.

* {succès}

Ton père! moi! non, je ne le suis plus.
Je vois, je vois d'où viennent tes refus.
Edmond...! Edmond t'est cher.

* { tendant sur sa mère à son père }

ISABELLE. *

Voyez votre Isabelle!

* { furieuse }

SALISBURY. *

Tu l'aimes, je le vois.

* { de même }

ISABELLE. *

Et sa peine mortelle!

* { plus furieuse }

SALISBURY. *

Parle, perfide! L'aimes-tu?

* { plus suppliante }

Si je pouvais le croire...!

ISABELLE. *

O mon père!

* { encore plus furieuse }

SALISBURY. *

L'aimes-tu?

* { encore plus }

ISABELLE. *

Grâce! mon père.

* { de même }

SALISBURY. *

L'aimes-tu?

* { se laissant aller à sa rage et tendant les mains }

ISABELLE. *

Grâce! pitié!

* { dans le dernier degré de la fureur }

SALISBURY. *

Non, jamais. L'aimes-tu?

* { au désespoir montrant son sein }

ISABELLE. *

Frappez; je l'aime et j'en fais gloire:

Il m'est cher comme la vertu.

SALISBURY.

O vengeance! ô fureur...!

* { elle se meurt }

ISABELLE. *

{ Isabelle la reine et le pape ont un festin }

Ma force m'abandonne.

SALISBURY.

Lève-toi; je l'ordonne!

Hé! que m'importent les regrets!
Je veux le trépas du coupable.
Ce criminel amour, ces odieux secrets
Seront punis: je suis inexorable.

(ne signe pas
au acte)

ISABELLE.

Hé bien! ordonnez les apprêts
De mon supplice. ...Mais...

SALISBURY.

Signe l'arrêt de son trépas,
Ou je punis la résistance.

ISABELLE.

Non, non, jamais, n'espérez pas
Que j'obéisse à la vengeance.

Lord LINDSEY, s'interposant.

C'est assez. (Surprise de Salisbury.) Je
l'ordonne. Comte de Salisbury, calmez-vous,
Après l'aveu de votre fille, j'ai ordre de Sa
Majesté de vous conduire devant Elle.

dit en parlant
Ces paroles augmentent
et finissent le duo
Lynnda et la chaste
murmure tout bas le
savage et les passions
disturbent sur
et moyennant esprit
parmi les
ingulentes
et moyennant
esprit

SALISBURY.

Moi, milord?

LINDSEY.

Oui, comte, je suis même chargé de vous as-
surer d'avance que vous serez satisfait, au delà
même de vos désirs.

SALISBURY.

J'en accepte la promesse. Tremble, fille in-
grate, et crains mon retour.

(Il sort avec Lindsey et les gardes. Arabelle les suit avec mystère, comme pour faire entendre qu'elle voudrait découvrir quelque chose par leur conversation.)

SCÈNE IV.

ISABELLE, seule, pendant le retour- elle se lève égarée, donne tous les signes du désespoir qui l'agite.

DITHYRAMBE

(*) Le dithyrambe

poème d'abandon
Charmante Bacchus
seulement

Mais comme il faut
employer le poindu la
lotie de Cyrene,

ou s'en servir avec
esprit la femme
et le bérain des

autres passions violentes,
telles que la colère, la
tristesse, pitié, la

sageurait elle du combat,
mais surtout il sert
à rendre au naturel le

passion de l'homme,
dans ses fureurs, ses
deuts, ses courtoisies,

ses dévotions et ses dévies
impossibles à être contents
dans une suite naturelle

de pensées; il se répandant
sur ses esprits dans un
dithyrambe bien fait, à

moins dans les hauts lieux
braves une série d'idées
qui se suivent partant à
il n'y a point de folie
belle

Hé bien! si d'une mort barbare,
Edmond, tu dois subir l'arrêt....
Ah! ne crois pas qu'il nous sépare;
Je te suivrai, mon cœur est prêt,

Qui? lui, mourir...? exécration horrible...!
Le voilà...! cher Edmond...! le voilà...!
[sorcène...]

O mon père...! arrêtez...! Dieu...! sa main
Malheureuse...! qu'ai-je dit là...!
Ah! je m'égare... O mon père! pardonne...

Ah! par pitié! pardonne-nous!
Non, non... tremblante à ses genoux...
Il l'a juré.. Dieu! sa mort.. je frissonne...

O désespoir...! tyrans jaloux!

Hé bien! si d'une mort barbare, &c.

Elle est dans le plus grand abandon
du désespoir, qui pendant la scène
fait place à des pleurs abondants,
qu'elle agit entre ses mains serrées
comme son visage; après toutes ces agitations
elle se calme, semble plus calme, réfléchi,
et recommence un petit détail
répète #

(71)

SCÈNE V.

ISABELLE, SALISBURY.

SALISBURY *arrive avec la plus grande joie.*
Ma fille ma fille, embrasse-moi, oublions tout,
mes projets, mes menaces, ma colère, votre
douleur, vos alarmes. Le ciel est juste, il ac-
corde à mon Isabelle le seul prix qui soit di-
gne de son cœur; le comble de la fortune et
de la gloire; un trône enfin, et je mourrai con-
tent d'y voir monter ma fille.

ISABELLE, *toujours assise jusqu'à la
fin, qui n'a vu arriver son père qu'avec
la plus grande frayeur, passe de ce sen-
timent à la plus grande surprise.*

Que dites-vous, mon père?

SALISBURY.

Ah, que je vive encore un jour! Le Roi, touché
de votre beauté, partage avec vous sa couron-
ne; il vous choisit pour épouse; il m'a deman-
dé votre main. Jugez avec quel transport j'ai
accepté au nom d'Isabelle un honneur aussi
éclatant qu'inespéré.

SCÈNE VI.

EDOUARD, LINDCEY, SALISBURY, ISABELLE.

Edouard est à portée d'entendre dans le
fond du théâtre sans être vu par Salisbury
ni par Isabelle. Le Roi vêtu comme cide-
vant, mais il tient son écharpe à la main
et sous son manteau.

ISABELLE, continuant.

Moi, mon père, l'épouse d'Edouard? Ah! je n'aspire pas à tant de gloire.

SALISBURY.

Aspire-s-y, ma fille, rien n'est plus certain.

ISABELLE.

Non, mon père, non; laissez-moi refuser un rang trop au dessus de moi pour que je ne craigne pas d'en descendre.

SALISBURY.

Que dites-vous, ma fille?

ISABELLE.

O mon père, ne me pressez pas davantage; je ne puis y consentir, et si mon bonheur vous est cher...

SALISBURY.

Pensez-vous à ce que vous dites?

ISABELLE.

Oui, mon père, fussiez-vous m'acclabler des plus cruels reproches, mon cœur ne peut obéir à la fortune.

SALISBURY.

Votre cœur ne peut obéir à la fortune! quel langage moi-même parlez-vous, Isabelle? qu'importe ici votre cœur?

ISABELLE.

O Dieu, que m'importe! hé que me servira de

régner si l'épouse la plus obscure est cent fois plus heureuse que moi?

SALISBURY. *

Plus heureuse?

ISABELLE.

Elle aime...

SALISBURY.

Isabelle, dans quel égarement votre esprit s'est-il jeté... quel soupçon!... quoi l'aveu que vous avez osé me faire de votre folie... quoi, ce vil objet?

ISABELLE, avec une modeste indignation.

Edmond! vil!

* Le Roi, dont l'attendrissement s'est accru, ^{ici} descend de manière qu'il puisse être aperçu après que Salisbury aura parlé.

SALISBURY, les premiers mots d'une voix menaçante

* et étouffé

Dieu! renfermez à jamais ce nom dans le plus profond de votre cœur, ou craignez que je ne perde le respect que m'impose le titre auguste qui vous attend; mais je vais de ce pas (Il voit le Roi.)

Isabelle, qui, aux menaces de son père, a appuyé sa tête sur la table, est encore dans cette situation.

SALISBURY, continue.

Ab, Sire, venez recevoir à vos pieds l'épouse que vous daignez choisir.

EDOUARD s'approche et dit avec douceur sans être encore vu.

Charmante Isabelle, un roi vous rapporte l'écharpe d'Edmond. (Il tient l'écharpe entre ses mains.)

ISABELLE, à cette voix reconnaît, lève sa tête avec étonnement, se tourne du côté d'Edouard, et marque la plus grande surprise.

Le Roi! qui . . . vous le Roi?

EDOUARD, à ses genoux.

Oui, vertueuse et digne épouse, il vient finir, et autant qu'il est en lui, acquitter vos souffrances.

et Isabelle, ivre de joie, de tendresse, est un instant immobile, et oppressée qu'elle est par la situation, ne pouvant parler, saisit l'écharpe avec transport, et la passe au col du Roi. Surlain élevant les mains vers le ciel, elle en couvre son visage brillant d'amour et de pudeur.

EDOUARD, se relevant avec transport.
Elle n'en sentira jamais . . . (à Isabelle.) Me pardonnez-vous vos larmes?

ISABELLE.

Si je vous les pardonne? (Elle se lève.) Ah sire, Edouard, soyez le roi, le maître l'époux d'Isabelle, mais soyez toujours Edmond pour mon cœur.

SCÈNE VII et dernière.

EDOUARD, ISABELLE, SALISBURY, LINSEY,
Lords, Pages, Dames, Dames, Dames,
Suite, ARABELLE, qui vient avec transport
baiser la main de sa maîtresse.

EDOUARD.

Comte de Salisbury, revenez de votre surprise; Edmond est le même qu'Edouard. Vous irez trouver Stratford; dites-lui que s'il perd celle dont il n'a pu toucher le cœur, il trouvera un éclatant appui dans sa souveraine, et un ami dans son roi; la voici cette écharpe qui a causé tant de troubles, mais qui m'a donné une certitude bien difficile à acquérir. Si ma prétention audace a pu faire naître des soupçons injustes contre la comtesse de Salisbury, que ce signe apprenne à jamais à tous qu'il est imprudent de condamner la vertu sur de simples apparences. Tel a fait de cette écharpe un sujet de raillerie maligne, qui s'estimera glorieux de la porter; moi seul j'ai commis la

[Vous n'avez pas de
cette écharpe]

*Edouard, faita reciter au jour d'hui même les ordres que
je donnai dernier, que l'Angleterre dévouée se réunisse à son
peuple, que son fidèle sujet se réjouisse, qu'on ait bien une
juste cause, et que en un instant du plus beau jour de ma vie
on accueille favorablement une Arabelle et l'Edouard et
fidèle, à l'écarter et au même les vobis, chers de
ma vie. #*

faute, moi seul je la répare.

HONNI SOIT QUI MAL Y PENSE,

Le Roi donne la main à Isabelle, ils sortent accompagnés de tous les lords, et ce pendant la suite, les Pages, chantent les chœurs.

CHŒUR.

CHANT DE TRIOMPHE.

CHŒUR

-Beauté!

Gloire! honneur! gloire! honneur à la douce

Amour! hommage! encens aux vertus d'Isabelle!

Jamais roi ne connaît une épouse si belle;

L'Angleterre jamais plus de félicité.

après le chœur qui se chante au moment (le Roi) mais seulement après un certain espace de temps, le théâtre change, et on met en la scène personnages qui paraissent, et qui ont une scène belle, qui finit par le titre de l'acte qui suit.

Fin du troisième et dernier acte.

et de suite (est en un acte) telaman & l'arbre

*sentir
amant
change de théâtre
par un acte*